





# Réminiscence



*Pierre DANIELLE*

# Réminiscence

*Roman*

## Du même auteur

**Tamebi** - *Enfant de la guerre* - Roman, 2019

**Magane** - *Mon fils* - Roman, 2019

**Mon Inde** - *Une aventure humaine parmi les Tamouls* - Témoignage, 2022

*(Ces livres sont à découvrir à la fin de cet ouvrage à partir de la page 371)*

Photo couverture : *Un soir à Pondichéry, Inde* / © association TAM.B.I., 2009

Ce livre a été publié sur [www.bookelis.com](http://www.bookelis.com)

ISBN : 978-2-9566737-3-6

© Pierre DANIELLE, 2022

*Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle, réservés pour tous pays.*

*L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.*

*« Il y a quelque chose de plus fort que la mort,  
c'est la présence des absents dans la mémoire des vivants ».*

*Jean d'Ormesson (1925 - 2017)*

*Pour votre confort, vous trouverez en fin de ce livre, en pages 371 et 372,  
un lexique des mots tamouls utilisés.*

# - 1 -

## *Inde - Début des années 90*

Les corbeaux noirs virevoltaient gaiement au-dessus des rues désertées. Jamais n'avaient-ils eu tant de plaisir à savourer les précieux mets encore chauds que leur offrait la folie des hommes.

Au sol, des meutes de chiens faméliques chassaient bruyamment ces volatiles de mort en les renvoyant au ciel par nuées entières. Leur pugnacité ne suffisait pourtant pas à les expulser complètement. Il y avait de toute manière suffisamment à faire et à partager pour que chacun puisse y trouver son compte. Et la faim, bien trop grande, confortait simplement chaque carnassier devant son repas inattendu.

Alors les langues goulues des canins les plus respectés lapaient consciencieusement le sol rougi de sang frais tandis que d'autres rognaien quelques chairs détachées de leur corps. Les corbeaux préféraient de loin s'attaquer directement à la viande et notamment aux yeux vitreux des cadavres figés par la surprise soudaine de la mort.

Un tsunami de haine avait envahi la ville trois jours plus tôt. Des émeutes qui avaient transformé les hommes les plus calmes en de véritables meurtriers sanguinaires. Simplement parce qu'une poignée d'individus peu scrupuleux avait entrepris de détruire une mosquée, qui selon la légende, avait été construite des centaines d'années plus tôt sur les fondations même d'un temple hindou.

Alors, soutenus par des partis politiques extrémistes, sous le regard parfois bienveillant de forces de police laxistes, envenimés par la rage et la réminiscence d'une partition rejetée, des groupes s'étaient rapidement structurés et avaient enflammé tout le pays. Armés de battes, de machettes ou de simples couteaux, les hommes massacraient, brûlaient, pillaient, violentaient. Y compris femmes et enfants. Qu'importe lorsqu'il s'agissait de libérer le monde de ces scélérats de musulmans ou d'hindous suivant leur camp d'origine.

Pourtant, une femme avec ses deux enfants avait réussi jusque-là à

échapper à ces tueries. Allongés tous les trois dans un angle d'une maison éventrée, ils s'étaient enfin endormis, les têtes de la fillette, neuf ans, et du fils, onze ans, posées sur chacune des cuisses de leur mère.

Dehors, hormis les combats de chiens et les croassements tendus des corbeaux, rien ne semblait vouloir venir troubler enfin le repos de ces fugitifs qui ne fut pourtant que de courte durée.

Le jour ne drapait pas encore le ciel de sa robe bleutée que les escapades sanguinaires reprirent. Les cris retentirent de nouveau. Le sang coula. Les corps souffrirent. Les machettes tranchèrent. Les torches humaines s'enflammèrent. Les volutes de chairs brûlées s'envolèrent. Les chiens et les oiseaux s'écartèrent.

– *Il y en a trois là-dedans !*<sup>1</sup> hurla en hindi une jeune furie de vingt ans tout au plus en pénétrant dans la maison.

– *Ne nous tuez pas !* supplia simplement la jeune femme en prenant ses deux enfants contre elle et se coinçant davantage contre l'angle du mur.

Elle avait reconnu la langue de ses agresseurs et la parlait suffisamment pour pouvoir leur répondre.

Trois hommes firent irruption à la suite du premier, tous les quatre les yeux révoltés de haine, leur *sarong* et chemise recouverts de sang. Chacun levait une machette tordue dont la lame suintante de meurtre présentait encore à de rares endroits la couleur rouille du fer attaqué par le temps.

– *Brûlons-les pour changer !* décida brutalement le plus âgé qui tenait un petit jerrican d'essence de la main gauche.

– *S'il vous plaît, pas mes enfants,* geignait la jeune femme en supplice, touchant les pieds de ses agresseurs à tour de rôle. *Prenez-moi si vous voulez, mais laissez mes enfants...*

Un violent coup de pied dans les côtes la renvoya d'un bond contre les restes d'une porte qui profita de cette soudaine mise en cause pour tomber bruyamment sur le sol.

– *On n'a pas le temps !* décréta l'un des agresseurs.

– *Mais si Ramesh,* lui répondit le plus âgé en se retournant vers lui. *On a toujours le temps quand il s'agit de voir cramer des salauds de musulmans. J'adore quand ils couinent au début, lorsque les flammes attaquent leur peau. Et puis surtout, leur dernier soupir avant qu'ils ne*

---

<sup>1</sup> Note de l'auteur : tous les dialogues écrits en italique correspondent à l'usage d'une langue indienne, rendue accessible pour chaque lecteur par l'utilisation du français.

*s'éteignent et rencontrent enfin leur Dieu...*

– *Tu délires Velou !*

– *Pas le temps de dissenter sur mon état. Je vais les brûler moi-même !*

– *Tu as raison ! Mort à ces salauds de musulmans.*

– *Mais nous ne sommes pas musulmans !* hoqueta instinctivement la jeune femme entre deux respirations douloureuses. *Nous sommes hindous. Comme vous.*

– *Que feraient des hindous à la limite du quartier musulman, hein ?* invectiva le plus jeune des hommes qui avait entre-temps planté sa machette dans un meuble en bois et pris le jerrican à pleines mains.

– *C'est la vérité, je le jure !* poursuivit la femme. *Je m'appelle Lakshmi et mes enfants Saraswati et Murugan.*

– *Prouve-le !*

– *Comment ? Je n'ai sur moi ni ma carte de rationnement, ni rien qui ne puisse prouver mon identité... Mais vous voyez bien que je ne porte pas de voile. Et regardez mes enfants, ils ont tous deux le « Om » hindou en pendentif en or, acheté à leur naissance pour les protéger.*

– *Tu auras très bien pu le leur mettre avant de t'enfuir pour nous berner.*

– *Je vous le jure, nous sommes hindous.*

– *Les conneries ont assez duré. C'est l'heure d'en finir. Nous n'avons plus de temps à perdre.*

Le plus jeune des hommes ouvrit le jerrican d'un geste rapide et aspergea les trois âmes tremblantes qui s'étaient recroquevillées comme un seul être dans le coin d'origine.

– *Amma <sup>2</sup>, pourquoi veulent-ils nous tuer ?* demanda le garçon en tamoul à sa mère qui tremblait de peur.

– *Ils croient que nous sommes musulmans !*

– *Mais ce n'est pas vrai !*

– *Je ne sais pas quoi faire mon fils.*

– *Je sais comment le prouver, moi ! Dis-leur que je peux le prouver.*

La femme, en pleurs, supplia ses agresseurs.

– *S'il vous plaît. Ne nous tuez pas ! Mon fils dit qu'il peut prouver que nous ne sommes pas musulmans.*

– *C'est ta dernière chance, gamin. Si tu mens, je te trancherai moi-même le gosier.*

---

<sup>2</sup> *Maman, en tamoul*

– *Vas-y magane*<sup>3</sup>. *A toi de jouer. Prouve-le-leur.*

Le garçon se leva difficilement. Ses jambes avaient beaucoup de mal à le tenir. Elles flageolaient sous la pression. Il respira un dernier coup avant de saisir son short qu'il fit descendre le long de ses cuisses.

– *Voilà*, dit alors sa mère qui avait enfin compris le stratagème de son enfant. *Voyez, il n'est pas circoncis.*

Sa verge, complète, portait la preuve de son appartenance religieuse.

– *C'est d'accord !* confirma l'aîné du groupe qui saisit à l'occasion le bras du plus jeune des hommes pour l'empêcher de sortir l'allumette de sa boîte. *Rhabille-toi*, ordonna-t-il à l'enfant en le pointant du doigt, *on vous croit. On dégage maintenant*, dit-il aux autres qui se précipitèrent à l'extérieur. *Et vous*, poursuivit l'homme avant de sortir le dernier en se retournant vers la femme, *remerciez le ciel de cette grâce que vient de vous offrir votre fils. Fuyez maintenant, l'endroit n'est pas sûr pour vous.*

– *Mais nous ne savons pas où aller !*

– *N'importe où ! Sortez de la ville ! C'est l'enfer ici.*

Il n'eut pas le temps de finir sa phrase qu'un flot d'hémoglobine jaillit de sa poitrine transpercée par la lame aiguisée d'une machette. La surprise put se lire dans ses yeux, accentuée par une coulée de sang naissante au coin des lèvres.

Trois autres cadavres gisaient au sol. L'attaque avait été exécutée dans un silence absolu.

D'un seul élan, la femme bondit avec ses deux enfants vers l'arrière de la bâtisse.

– *Il y a du monde là-dedans !* entendit-elle derrière elle alors qu'elle courait difficilement avec deux côtes cassées qui lui déchiraient les poumons.

Elle regarda ses enfants s'éloigner tandis qu'elle faiblissait à mesure que sa douleur la terrassait. Fit-elle réellement une différence entre ses poumons meurtris et le froid de la lame d'acier qui s'enfonça au creux de ses reins ? Elle jeta simplement un dernier coup d'œil devant elle en voyant ses enfants disparaître sur la gauche avant de s'effondrer et laisser la mort faire son œuvre.

– *Il y a encore deux mômes à liquider devant*, lança le leader du groupe.

Les petits furent rattrapés en une dizaine de secondes. En fait, ils avaient eu la maladresse de prendre un cul-de-sac duquel aucune

---

<sup>3</sup> *Fils, en tamoul*

échappatoire n'existait.

– *Ils empestent l'essence à plein nez, rigola l'un des assaillants. Il serait vraiment dangereux pour eux de fumer à côté.*

A ces mots, l'homme sortit une petite boîte d'allumettes de sa poche, en extirpa une, alluma une cigarette qu'il tira de la poche de sa chemise, aspira une longue bouffée bienfaitrice et présenta la cigarette incandescente devant ses yeux avec un sourire radieux.

– *Abdoul, tu ne vas quand même pas les brûler ?* s'enquit un des belligérants affolés.

– *Pourquoi cela ? Cela te gêne ?*

– *Ce ne sont que des enfants,* prétextait-il en regardant les deux petits collés l'un contre l'autre.

– *Et alors ? Ils deviendront grands un jour, non ? Comme cela, je vais leur éviter la souffrance de la vie.*

Sur ces mots, l'homme tomba sur le garçon et lui arracha brutalement une partie de sa chemise ruisselante d'essence. Il s'éloigna ensuite tandis que Murugan tremblait de tout son corps.

L'adulte entreprit la recherche d'un bâton qu'il trouva aisément au sol. Il l'entortilla du tissu récupéré et tendit le tout à son acolyte en lui demandant de le tenir tandis qu'il posait sa cigarette dessus.

Il n'eut aucun mal à enflammer cette torche improvisée.

Les enfants, à genoux, les mains jointes, pleuraient, criaient, suppliaient leurs bourreaux de les épargner.

L'homme restait sourd, les yeux aussi vifs et brûlants que les flammes qu'il regardait avec une délectation évidente en passant doucement la torche devant lui.

Il resta ainsi quelques secondes à admirer ces couleurs bleues orangées, puis se tourna vers les deux enfants qui ne savaient plus que faire pour sauver leur vie.

L'homme leur jeta alors le bâton enflammé qui trouva immédiatement le combustible nécessaire pour s'étendre.

Ils avaient beau se débattre, essayer d'enlever leurs vêtements en flammes, leur peau, leurs cheveux, tout le corps de ces deux enfants brûla rapidement.

Des cris aigus de souffrance affolèrent un instant les corneilles qui observaient le spectacle de leurs perchoirs.

Deux petits êtres s'effondrèrent presque au même instant, s'agitèrent encore sous l'assaut agressif des flammes qui noircissaient et cloquaient

leur épiderme. Puis ils s'immobilisèrent en silence sous le regard presque déçu des volatiles qui savaient pertinemment qu'une viande trop cuite était loin d'être un morceau de choix.



## - 2 -

*France - Milieu des années 2000*

Jean jeta un rapide coup d'œil par la fenêtre. Une teinte légèrement bleutée vers l'est colorait déjà la noirceur de la nuit, signe évident qu'un nouveau jour s'illuminait. Les oiseaux n'avaient pas attendu que le vieil homme se décide à quitter sa couche pourtant bien chaude pour rompre le silence nocturne. Par leurs cris variés, ils annonçaient leur disponibilité, voletant d'un arbre à l'autre pour signifier leur présence.

Rien d'autre qu'un léger vent du nord venait soutenir l'agitation animalière. Seules les feuilles frissonnaient au passage du faible courant d'air, bruissant doucement. Les troncs, rigides, maintenaient l'ensemble avec fermeté.

Isolé sur sa colline corrézienne comme les quatre autres maisons éparses qui composaient le lieu-dit, Jean fut le premier à éclairer ses fenêtres. Il ne risquait pas de déranger grand monde puisqu'il était le dernier du chemin qui menait aux habitations, perché au sommet, coïncé entre forêts et pentes abruptes. La route vicinale sinueuse qui s'élevait de la départementale, trois kilomètres plus bas, goudronnée sur les deux mille premiers mètres, se finissait en vague chemin de terre pentu. Personne ne venait jusque-là excepté les voisins, qui de temps à autre, montaient prendre des nouvelles du vieux.

Boitillant, l'homme grimaça en posant le pied sur les dalles du rez-de-chaussée et soupira en regardant l'escalier franchi. Son arthrose chronique de la hanche gauche transformait invariablement sa descente en un challenge à haut risque. Il avait déjà chuté plusieurs fois et ne tenait plus à renouveler cette expérience. Il s'accrochait alors aux mains courantes avec ferveur et prenait toujours le temps nécessaire pour s'extirper de son étage. « Il faudra bien qu'un jour je me décide à coucher en bas » se disait-il chaque matin en éteignant les lumières du couloir et marchant dans la pénombre jusqu'à la cuisine.

Deux boules de poils, copies conformes l'une de l'autre par leur

blancheur immaculée, accueillirent le nouveau venu en se faufilant habilement entre ses jambes. Ponctuées de ronronnements sonores, chacun manifestait ces retrouvailles avec joie : Jean en prenant ses deux animaux de compagnie dans les bras ; les chats en se blottissant contre lui et passant leur tête doucement dans le creux de son cou.

– Alors mes chéries, avez-vous bien dormi ? les questionna-t-il en les embrassant à tour de rôle sur la tête.

La plus jeune entreprit de résumer ses activités nocturnes par plusieurs grognements distincts. Jean, de son côté, alluma sa petite radio, son seul lien avec l'extérieur avant de revenir vers ses bêtes.

– Ah bon !?... s'enjoua l'homme qui posa ses chattes doucement sur la paillasse de l'évier et leur caressa lentement le dos. Vous devez maintenant avoir bien faim.

Aussitôt ouvrit-il son réfrigérateur pour en sortir le repas de ses bêtes. A peine servies, un petit pot de lait frais chacune, posé à proximité de leur pâtée préférée, il les regarda avec tendresse renifler leur gamelle et attendit qu'elles entament leur petit-déjeuner pour préparer le sien à son tour.

Jean s'étonnait du comportement de ses animaux. Toute sa vie durant, il n'avait jamais eu l'occasion d'en avoir auprès de lui. Il avait récupéré ces deux chattes incidemment un beau soir. Apparues de nulle part, efflanquées, elles étaient venues à lui en se collant contre la vitre de la porte-fenêtre de la cuisine, miaulant leur famine à chacun des pas du vieil homme. Attendri, ce dernier finit par ouvrir le passage de sa maison en leur présentant une petite écuelle de lait. Il n'eut pas le temps de leur tendre que ces animaux, qui allaient devenir rapidement sa nouvelle vie, se précipitèrent dessus et lapèrent le tout jusqu'à la dernière goutte. Puis, d'un commun accord comme si elles avaient toujours été du foyer, elles se dirigèrent vers le *cantou*<sup>4</sup> chatoyant de la pièce principale où rayonnait un joli feu de bois. Elles s'allongèrent gracieusement devant pour se réchauffer, se toilettèrent un long moment puis s'endormirent. Elles n'avaient plus jamais quitté la maison depuis : cela faisait cinq ans.

Elles étaient devenues les seuls êtres vivants que Jean acceptait maintenant chez lui. Solitaire, à tendance ermite endurci, le visage anguleux buriné par les épreuves de la vie, des yeux vairons, le regard souvent perdu dans les méandres nostalgiques de son passé, des plaies encore bien ouvertes et sanguinolentes que le temps n'avait pas réussi à

---

<sup>4</sup> *Large cheminée utilisée dans le sud-ouest de la France*

comblé, l'homme vivait reclus dans sa maison de pierre, sans contact extérieur. Ses rares mondanités se résumaient aux commandes qu'il passait chez le boulanger du coin, le boucher et la caissière de la petite supérette locale. Il fréquentait aussi, et peut-être même surtout, le bibliobus qui s'arrêtait deux fois par semaine sur la place du village. Il dévorait alors tous les nouveaux ouvrages qui se présentaient à sa portée.

Ses voisins venaient parfois lui rendre visite, bien souvent à reculons tellement ses ronchonnements et ses longs moments de silence rebutaient. Mais il faisait partie du village et à ce titre devait aussi bénéficier de l'attention communale. Même le Maire, chaque veille de Noël, montait, en personne, lui présenter ses vœux en lui portant le panier garni du nouvel an. Il lui rappelait à l'occasion qu'il était toujours invité au repas du troisième âge et qu'il aurait grand plaisir un jour de l'y voir. Mais il trouvait à chaque fois un refus net à sa proposition :

– Qu'est-ce que vous voulez que j'y foute dans vot' fête de vieux ! lui répondait toujours le vieil homme acariâtre. J'suis bien avec mes bêtes...

L'élu n'insistait pas et repartait rapidement.

Jean n'avait ni le téléphone ni la télévision. Il ne voyait aucune utilité à posséder ces deux éléments : le téléphone parce qu'il n'aimait pas parler. Et puis, à qui d'ailleurs. La télévision parce qu'il ne supportait plus la violence quotidienne qui s'y affichait.

Nul au village ne lui connaissait de famille ou d'amis. Personne ne savait ce qu'il avait été avant son arrivée brutale une douzaine d'années plus tôt.

Il avait atterri dans le coin un jour de mai sans crier gare, lâché d'une camionnette brinquebalante remplie uniquement de cartons qu'il mit une petite heure à transvaser. Bénéficiaire d'un héritage d'une tante éloignée qu'il n'avait jamais vue, il avait eu cette maison meublée et une somme importante qu'il conservait sur un compte en banque. Il ne manquait de rien et vivait simplement sur son minimum vieillesse.

Il ne consultait aucun docteur et ne prenait aucun médicament. Il lui importait bien peu de savoir s'il était malade ou pas, persuadé que de toute manière il le saurait bien assez tôt avant de mourir. Sans pour autant le provoquer, il attendait ce jour avec sérénité. Il avait du monde à retrouver là-haut.

Le vieil homme attablé devant un thé fumant et plusieurs tranches de pain grillées beurrées ne resta guère longtemps seul. Face aux fenêtres ouvertes, par lesquelles l'odeur humide de la rosée sur la terre inondait de

son parfum le rez-de-chaussée, il mirait la quiétude du paysage tout en observant chaque détail de la vie qui se présentait à ses yeux. Plusieurs oiseaux se posaient même sur le rebord d'une mangeoire toute proche pour y grappiller quelques graines qu'il y avait déposées. Les deux chattes, totalement indifférentes à ce manège aérien, s'étaient allongées sur la table, de chaque côté de leur maître, mêlant leurs longs poils soyeux aux tartines collantes.

En sourdine, une radio donnait les dernières informations du jour : « ... l'Inde se réveille enfin... ».

« Quelle bande d'abrutis ! » commenta rageusement Jean qui faillit s'étouffer en buvant son thé. « *L'Inde se réveille enfin ! ...* » railla-t-il en tentant d'imiter la voix du journaliste. « N'avons-nous même pas l'humilité de déclarer au monde que nous nous réveillons à l'Inde... Ce pays ne nous a pas attendus pour avancer. Il fonce même bien vite. Pauvre France que nous sommes ! Combien de souffrance aurons-nous à subir le jour où nous comprendrons notre petitesse, notre « *ethnonombrilisme* » permanent ?... N'est-ce pas mes filles ? » conclut-il en jetant un coup d'œil à son auditoire attentif qui semblait conforter ses propos par des ronronnements appuyés.

« Et puis quelle importance ? » se dit-il en se concentrant de nouveau sur l'exposé du présentateur tout en se versant une nouvelle tasse de thé.

Jean laissa ainsi ses oreilles flotter au fil des informations tandis que ses yeux reprirent doucement l'examen de la vie extérieure. Les deux chattes allongées de tout leur long admiraient le vieil homme.

*Lakshmi* et *Saraswati* le regardaient en fermant les yeux de temps à autre, insouciantes de la colère de leur maître qu'elles savaient passagère et fugace. D'ailleurs Jean ne mit pas longtemps à caresser leur long pelage tout en finissant tranquillement son petit déjeuner.



# - 3 -

*Paris - 1944*

Haletant, l'adolescent descendait la rue Saint-Denis comme une furie, entendant encore derrière lui les cris vindicatifs de plusieurs Allemands qui le poursuivaient maintenant bien difficilement. Déchargé de tout fardeau, s'appuyant à la fois sur sa jeunesse, son corps athlétique et sa souplesse, il courait droit devant à se rompre le cou.

Il connaissait bien le quartier du marché des halles de Paris pour y avoir accompagné fréquemment son père. Malgré les années et la guerre, l'endroit l'amusait toujours. Il aimait cette ambiance de vie où tout était mouvement, rires et cris. Sans cesse, les étals étaient des sources de questionnement à sa curiosité innée. Très tôt, il fit la joie des commerçants qui avaient toujours grand plaisir à répondre à ses nombreuses interrogations, encouragé bien souvent par quelques offrandes obtenues gracieusement suivant l'intérêt qu'il portait au sujet abordé.

Mais ce matin-là, il n'était pas venu pour commercer. Il devait simplement porter un pli chez un soi-disant ami de son père. Il n'en connaissait bien sûr pas le contenu, loin de penser que sa démarche anodine l'avait conduit jusqu'aux frontières de la résistance. Il avait certes entendu de-ci de-là son paternel murmurer quelques phrases à ce propos, mais sans plus. Le sujet était tabou dans la famille et surtout le danger bien réel.

Innocent, il avait simplement enfoui le paquet au fond de sa poche avant de sortir, posé juste au-dessus d'un long canif qu'il portait toujours sur lui en mémoire de son grand-père. Il le lui avait offert quelques jours avant sa mort. « Cet outil est indispensable dans la vie d'un homme » lui avait-il dit en le lui donnant. « Il sert à tout. Il sauvera peut-être ta vie un jour, on ne sait jamais... ».

Fier d'avoir été choisi par son père pour cette mission de confiance, le jeune homme gambadait presque en arrivant à sa destination.

L'adolescent ne nota pas tout de suite l'agitation qui animait pourtant toute la rue. Il ne changea en rien son attitude et s'engouffra nonchalamment dans l'arrière cours de l'immeuble recherché.

A peine eut-il emprunté les premières marches de l'escalier du fond qu'une poigne ferme le saisit par les épaules et le plaqua brutalement contre le mur. Deux hommes le bloquaient tandis que des Allemands descendaient bruyamment les étages en faisant claquer lourdement leurs bottes sur les lattes de bois.

– Que viens-tu faire ici ? lui demanda l'un des Français en projetant un regard inquisiteur sur sa jeune proie.

– Rien Monsieur, répondit l'adolescent tremblant. C'est mon père qui m'a demandé d'apporter un paquet à un ami.

– A un ami ? répéta le Français soupçonneux. Ton père a un ami ici ? Et comment s'appelle-t-il cet ami ?

– Monsieur Charles.

– Charles PEGGUY, peut-être ?

– Oui, c'est bien cela.

– Ben voyons. Et pourrais-tu me confier ce paquet ? Je le lui porterai à ta place quand cet escalier sera plus calme.

– Ben je ne sais pas Monsieur si je dois...

– Ne t'en fais pas. Je serai d'un bon service. Allez, ne perds pas ton temps ici. Cela pourrait devenir dangereux si tu restais. Donne-moi ce paquet, je te promets de faire le nécessaire.

L'adolescent hésitait. Mais le visage de l'homme traduisait la sincérité et il se décida rapidement.

– Vous me le jurez Monsieur que je n'aurais pas d'ennuis avec mon père si je vous le confie ? lui demanda-t-il en lui présentant le paquet timidement.

L'homme s'en saisit et le soupesa immédiatement tout en jetant un rapide coup d'œil sur le nom et l'adresse inscrit sur le dessus.

– Tu n'as pas menti mon garçon. C'est bien.

– Et maintenant ?

– Quoi maintenant ?

– Puis-je partir ?

– Pas encore. J'aimerais te présenter à mon tour quelques amis Allemands qui auront certainement un intérêt particulier à converser un instant avec toi.

– Amis Allemands ?... s'affola d'un seul coup l'adolescent en tentant de se libérer de la prise toujours active.

– Ne gigote pas comme cela, tu vas te faire mal.

A ces mots, la poignée d'Allemands arrivait à leur portée, tirant péniblement derrière elle un homme bien amoché.

« Poussez-vous Français ! » furent les seules phrases que l'adolescent entendit au moment où l'équipée les écarta brutalement pour poursuivre leur descente.

Aussitôt libéré, il bondit au-dessus des quelques marches qui le séparaient de la cour pavée tout en poussant les Allemands de tout son poids pour les faire chuter. Puis il courut hors du lieu et trouva rapidement la rue Saint-Denis devant lui.

A l'arrière, les fridolins, comme son père aimait les appeler en privé, fulminaient tandis que les deux Français se relevaient.

– Vous n'êtes même pas foutus de tenir un gosse en place, rageait le plus jeune des Allemands en se redressant. Tenez cet abruti, au moins il ne s'échappera pas lui, en indiquant leur prisonnier à demi conscient. Et vous autres, ajouta-t-il en se tournant vers ses camarades, attrapez-moi ce fuyard.

Le jeune homme courait toujours lorsque la rue Rambuteau se présenta à lui. Une femme sortait justement du numéro 77 à sa gauche.

D'un saut, il se projeta contre la lourde porte métallique de l'immeuble qui se refermait doucement. Il ne prit pas le temps de jeter un dernier coup d'œil par-dessus son épaule pour savoir s'il avait pu semer ses poursuivants. Il n'avait que la fuite comme seule idée et la survie comme unique moteur.

Il trouva devant lui le choix de gravir des escaliers ou de s'immerger dans les sous-sols voûtés de Paris. Il opta pour la seconde solution. Justement, la porte pour descendre n'était pas verrouillée. Il la referma derrière lui et attendit un instant l'oreille collée dessus pour connaître l'éventuel cheminement de ses assaillants.

Et puisque le silence perdurait, le jeune homme se calma et son rythme cardiaque diminua. Il se décida pourtant à rester dans sa tanière et en profita pour aller jusqu'aux caves. Pour les visiter.

Tâtonnant dans le noir, laissant traîner les doigts de sa main gauche le long d'un mur couvert de moisissure dont les effluves venaient largement lui chatouiller les narines, il trouva enfin l'interrupteur au bas des marches.

Il se concentra sur le silence environnant avant de se décider finalement à allumer le sous-sol. Une lumière tremblotante éclaira timidement le plafond voûté. Un rapide coup d'œil sur la profondeur des lieux lui rendit le sentiment que son échappatoire ne pouvait être qu'une solution provisoire puisque toutes les circulations communiquaient ensemble sur tout le quartier.

D'ailleurs, au loin, une lueur qui venait d'apparaître le conforta dans cette crainte. Il plongea sur l'interrupteur pour envelopper le couloir de sa noirceur originelle. Il se blottit ensuite rapidement dans un petit renfoncement et se pencha pour déterminer la nature du danger qui avait provoqué cette nouvelle décharge d'adrénaline.

Son pouls s'accéléra et sa respiration, non contenue, pouvait maintenant le trahir. Il sentait son corps tendu prêt à bondir tandis qu'il cherchait dans son esprit un moyen de sortir sain et sauf de ce piège à rats.

Quelques muridés s'ébattaient tranquillement à ses côtés, dans les alcôves des caves assombries. Les animaux ne semblaient en rien inquiets tant de sa présence que des bruits éloignés. Même les bribes d'une conversation en allemand ne les arrêtaient pas.

L'adolescent, lui, s'affola. Il plongea sur la porte à claire-voie de la cave la plus enfoncée du couloir dans lequel il s'était réfugié et chercha à l'ouvrir doucement. A sa grande chance, il ne sentit aucune résistance quand il la tira et put rejoindre les rats qui couinèrent énergiquement contre cet intrus. Le garçon sentit d'ailleurs quelques bêtes lui passer entre les pieds. Mais tant pis. Sa peur était bien plus grande que la fuite de ces rongeurs. Il se cala au plus profond de la cave et tenta de contrôler sa respiration.

Les voix des Allemands n'avaient pas l'air d'évoluer. Elles se répercutaient toujours sur les parois humides avec la même intensité. De larges rires venaient souvent ponctuer leur fin de phrases.

Le jeune Français se rassura doucement. « Ils ne sont certainement pas là pour moi, se dit-il, sinon ils feraient sûrement moins de bruit que cela ».

Sa réflexion lui donna raison au bout de quelques minutes. Les rires disparurent. La conversation s'arrêta. Seul une chanson sifflotée par le dernier soldat, occupé à déployer des bâtons de dynamite, confirmait le départ du ou des autres militaires.

L'adolescent tenta alors une timide sortie. Il reprit sa position initiale en se calant la colonne vertébrale contre le mur du couloir, à la jonction de l'axe principal et jeta un œil tendu vers la source inquiétante. Il ne

distingua qu'un seul homme qui lui tournait le dos. A son allure, il semblait jeune.

« C'est le moment ! » se décida le Français en détalant brutalement vers l'escalier.

Pourtant, à peine le pied posé sur la première marche, des échanges bruyants au-dessus de sa tête le stoppèrent net. Bien qu'en français, avec un fort accent germanique, les propos entendus ne laissaient la place à aucune interprétation possible.

– Trouvez-moi ce rat d'égout ! Il ne doit pas s'enfuir. Il ne doit pas être loin car il a disparu en quittant la rue de Saint-Denis. Mais ne le tuez pas, j'ai besoin de lui vivant. Ce gamin a sûrement plein de choses à nous dire.



# - 4 -

*France - Milieu des années 2000*

– Bonjour Monsieur Jean, vous allez au village de si bonne heure ?

– Pardi ! Comme tous les mercredis Mariette. Comme tous les mercredis, ronchonna une seconde fois le vieil homme qui n'interrompit pas sa marche boitillante pour autant.

– Ne voulez-vous pas que je vous y amène en voiture ? insista la voisine en tapant ses bottes pleines de terre sur les contremarches de son perron. Car je vais aussi descendre au marché d'ici une demi-heure ?

– Non Mariette. Tu sais bien que mes vieilles jambes doivent supporter une bonne marche pour continuer à me transporter encore quelque temps...

– Et votre hanche ?

– Elle tiendra !

– Oh, je sais, conclut en souriant la femme qui se déchaussait maintenant. Vous n'aimez que la solitude et vos bêtes.

– Au moins, leur amour est sincère. Pas comme celui des Hommes, murmura-t-il en dernier lieu...

Mais Jean s'était suffisamment éloigné pour ne pas être entendu du voisinage. De toute manière, tout le monde le connaissait suffisamment pour ne prêter aucune attention à ses railleries permanentes.

Quant à Mariette, l'institutrice de la seule école du coin, mariée, sans enfant, elle se donnait pleinement à sa passion du jardinage dès qu'elle en avait le temps libre. C'est à dire tous les matins, y compris les jours de classe où elle se levait plus tôt pour flâner dans son terrain. Elle aimait gratter le sol indéfiniment et trouvait toujours un lopin de terre à sarcler. Elle y passait des heures entières. Son jardin était si fleuri et son potager si riche qu'elle était souvent l'admiration du Maire et de ses conseillers qui ne manquaient jamais de l'honorer chaque année. D'ailleurs sa maison avait été photographiée de nombreuses fois pour être affichée en mairie.

Mariette s'était même retrouvée dans le journal local à plusieurs reprises.

Généreuse, toute la colline profitait de ses largesses en pleine saison. Sa production agricole était bien trop importante pour son seul couple. Surtout que la cuisine, ce n'était pas son fort. A son mari non plus. Elle distribuait alors ses surplus qui, pour l'occasion, n'étaient jamais refusés par le vieux. Non qu'il parlât plus, il la remerciait simplement par un sourire forcé aussi aimable que possible tout en soulignant que Mariette lui apportait là un travail considérable de cuisinier.

L'échange se faisait toujours sur le pas de porte. Rares étaient les personnes qui avaient franchi le seuil d'un seul mètre. La maison était pourtant bien rangée. Mais Jean ne disait jamais plus de deux ou trois phrases en continu sans que son agacement se fasse sentir et qu'il ne coupe court à toute nouvelle question.

Il était connu pour cela. Plus personne ne s'en offusquait.

En revanche, il aimait converser longuement avec ses deux chattes qui, selon ses dires, le comprenaient bien au-delà de ses mots. Elles savaient parfaitement se faire discrètes quand le vieil homme en avait besoin tout autant que cajoleuses aux moments voulus.

Jean admirait aussi la nature, qui immuable et patiente, se révélait au fil des saisons comme un fantastique tableau de maître. Il remerciait Celui qui était à l'origine de cette beauté et pouvait rester des heures assis dans sa cuisine à contempler la vie extérieure. Un bruissement de feuilles, le craquement des troncs agités sous quelques vents plus forts, la stridulation des grillons en été, le vol des papillons, la persévérance des oiseaux à construire leur nid, l'éclosion d'une fleur, la pousse d'un arbrisseau, les orages même bruyants et magiques, le rendaient plus gai un instant. Puis sa joie disparaissait automatiquement et le fil de sa vie reprenait la langueur monotone de son hiver permanent.

Il avait beau se dire que cette saison froide n'était pas ce désert auquel tout un chacun se borne à penser mais la période de gestation pendant laquelle les graines germent pour éclore au printemps, son soleil ne brillait plus depuis bien longtemps. Et son espoir avait disparu. Il attendait simplement, dans le réconfort de sa croyance, l'instant où sa propre chair déciderait de le libérer de ses chaînes physiques.

Le vieil homme n'existait plus que dans l'instant présent. Le lendemain n'avait plus aucune importance à ses yeux.

Alors, il marchait doucement sur cette descente pentue qui le menait au village, l'esprit libre de toute contrariété, observant le monde immédiat d'un œil morne, grimaçant de temps à autre aux appels lancinants de sa

hanche douloureuse.

Il parcourait les six kilomètres qui le séparaient de la place du marché en près d'une heure trente puis remontait en deux heures péniblement cette pente abrupte.

Il sortait par tous les temps, qu'il vente, qu'il grêle, qu'il pleuve, qu'il fasse chaud. Seule la neige le bloquait à la maison.

Sa seule présence sur les routes rassurait le village et toutes les personnes qui le croisaient en chemin.

– Nous sommes mercredi, disaient-ils. Nous avons vu le vieux descendre au village.

– C'est donc qu'il est encore vivant, ajoutait un premier qui en profitait pour apprécier la fermeté du melon que lui présentait la commerçante.

– Il est bien bizarre c't'homme-là ! concéda une cliente. Il ne reçoit personne, ne fréquente pas et ne parle presque jamais.

– Même au bourg, en haut, ils disent qu'il est difficile de s'en approcher, nota le premier intervenant. Il grogne comme un ours et rechigne sur tout ce qu'on peut lui proposer.

– Seule l'institutrice arrive à communiquer un peu avec le vieux.

– Tiens, comment le sais-tu toi qui passes ton temps au comptoir du café de la Simone ? ironisa la commerçante qui, en échange d'un billet de dix euros rendait la monnaie à son dernier acheteur.

– Et puis Fernand, le facteur, me disait encore la semaine dernière, murmura l'un des hommes en prenant bien soin de baisser la voix pour ne laisser ses mots flotter qu'aux oreilles de ses proches, que le vieux ne cesse de recevoir de gros paquets anonymes.

– Tous les jours ?

– Oh non, bien sûr que non ! Mais bien deux à trois fois par mois ! Des paquets si lourds que Fernand peine toujours à les lui apporter...

– Des vêtements peut-être, proposa une femme innocente.

– Tu parles. Il porte toujours les mêmes loques sur le dos. Ça se saurait s'il avait une belle garde-robe...

– Tu sais avec les vieux...

– D'autant plus qu'il est apparu un matin. On ne sait rien de lui. Personne ne connaît sa vie. Peut-être est-ce un ancien meurtrier ?...

– Ou un voleur ?...

Ainsi, les supputations s'enrichissaient-elles au milieu des chalands et alimentaient largement les conversations matinales sur le marché.

Puis Jean arrivait de son pas caractéristique et le silence enveloppait sa

progression sous des regards parfois attendris mais bien souvent moqueurs.

Mais ce qui intriguait surtout les villageois était l'insistance du vieux à sauter en fin de course sur le bibliobus. Il en était le client référent et surtout le plus consommateur. Il laissait toujours son caddie au bas des marches et montait péniblement dans le bus. Son visage s'illuminait soudainement à la vue de ces ouvrages qu'il feuilletait un à un. Jean aimait la lecture par-dessus tout et plongeait avec délectation dans la douceur du papier noirci par les nombreux textes proposés à sa connaissance.

Dire alors à Jeannette, la bibliothécaire, que ce vieil homme était acariâtre, totalement renfermé sur lui-même et incapable de communiquer pendant plus de dix secondes était une véritable gageure. Elle se régala au contraire de toute la connaissance emmagasinée par cet homme qui se présentait alors bien différent de celui qui était connu au bourg. Jeannette tentait bien de traduire le plaisir qu'elle avait de converser avec lui, personne ne la comprenait et surtout ne la croyait.

– Que peut-il bien y trouver dans ces bouquins de pacotille ? lui rétorquait-on.

– Lis-en au moins un et tu verras ! répondait Jeannette, passablement énervée.

– Dis plutôt que le vieux a des atouts qui te charment, plutôt que de nous faire croire qu'il sait des choses...

– C'est bien là le problème ! railla Jeannette.

– Tu vois ! On a raison ! Ce n'est qu'une question de taille... Il doit en avoir une sacrée pour te chavirer ainsi...

Mais Jeannette ne répondait plus. Comment expliquer à ces incultes qu'il ne s'agissait en aucun cas de la proportion de son membre dont elle ignorait tout, mais plutôt sa capacité à partager, à raisonner, à exprimer ? Ils étaient bien incapables d'en apprécier même les premières phrases tant leur petitesse était notable.

Alors Jeannette se taisait et attendait patiemment la semaine suivante pour retrouver le vieux Jean qui, elle en était certaine, aurait tant de choses à lui apprendre.

